DE N° 200.

L'ÂGE CRITIQUE

ET DES SOINS HYGIÉNIQUES QUE RÉCLAMENT LES FEMMES A CETTE ÉPOQUE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 21 août 1828, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR E. DUPLESSIS.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,
Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.
1828.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRE-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER, *Examinateur.*
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN, *Examinateur.* ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON, *Suppléant.*
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX, *Examinateur.*
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX, *Président.*

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Arvers.	Gibert.
Baudelocq.	Kergaradec.
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe, *Suppléant.*
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille.
Dance.	Ratheau, *Examinateur.*
Devergie.	Richard.
Dubois.	Rochoux, *Examinateur.*
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gérardin.	Velpeau.
Gerdy.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA FAMILLE.

Silentium facundius verbis.

E. DUPLESSIS.

DE

L'ÂGE CRITIQUE,

ET DES SOINS HYGIÉNIQUES QUE RÉCLAMENT LES FEMMES A CETTE ÉPOQUE.

Après avoir existé pendant la plus belle partie de la vie de la femme, après être revenue constamment tous les neuf mois pendant trente années à peu près, le temps de la grossesse et de l'allaitement excepté, la menstruation disparaît pour ne plus revenir; de même que la première apparition des règles est accompagnée des modifications les plus grandes au physique et au moral, de même la cessation de cet écoulement périodique exerce une puissante influence sur toute l'organisation de la femme. Cette période de sa vie, généralement regardée comme propre à inspirer des craintes, et qui réellement est quelquefois l'occasion d'accidens plus ou moins fâcheux, a reçu les diverses dénominations d'*âge de retour*, *âge critique*, *temps critique*, *retour de l'âge*, *déclin de l'âge*, *fin des mois*, *cessation des règles*, *enfer des femmes*, *ménopause*, *ménespausie*, de μηνες, *mois*, et de παυσις, *cessation*.

Il est aussi difficile de fixer d'une manière invariable l'époque de la cessation des menstrues que de déterminer exactement celle de leur première éruption. En général, cette époque est en rapport avec celle où cette excrétion commence. Les femmes qui sont réglées de bonne heure sont aussi celles qui cessent plus tôt de l'être ; on dirait que l'effort de la nature nécessaire pour hâter le développement de la faculté de concevoir détruit une partie des forces indispensables pour la conduire à son terme ordinaire. Mais il n'en est pas toujours ainsi : on trouve de nombreuses exceptions à cette règle générale ; quoique pubères de bonne heure, on voit des femmes qui ne perdent qu'à un âge fort avancé. La ménopause arrive le plus communément vers l'âge de cinquante-cinq à soixante ans sous les climats froids, de trente-six à quarante dans les pays chauds, et de quarante-cinq à cinquante sous nos régions tempérées. Il ne faut pas cependant regarder ce terme comme constant ; il n'est pas rare de voir finir la menstruation à trente-six ou trente ans, et même plus tôt. On trouve (*Eph. nat. cur.*, dec. 1, année 8, obs. 34) l'observation d'une sage-femme qui cessa d'avoir ses règles à vingt-sept ans, sans éprouver d'incommodité. *Piet* dit avoir connu une jeune dame âgée de vingt-trois ans qui, après un troisième accouchement, ne les vit plus reparaître. La femme qui a éprouvé des maladies chroniques, ou qui a été plongée dans le marasme, devient aussi plus tôt stérile. Cet instant de sa vie est encore subordonné au climat qu'elle habite, à sa constitution, à sa manière de vivre, et surtout aux circonstances morales qui ont marqué le cours de son existence. Une affection latente de l'abdomen, de la poitrine ou de la tête, qui n'a donné encore aucun symptôme local, peut déterminer sympathiquement la cessation définitive sur le retard des menstrues.

Il existe aussi une foule d'exemples qui prouvent que cette évacuation s'est prolongée bien au-delà du terme ordinaire. *Skenkius* (Observ., l. 4) rapporte qu'une femme de cent trois ans payait encore le tribut menstruel. On rencontre des faits analogues dans la physiologie de M. le professeur *Richerand*, le traité d'accouchement de *Gardien*,

et surtout dans les Élémens de physiologie de *Haller*. A cette époque, dit ce dernier, quelques femmes ont des menstrues continuelles; d'autres obtiennent, pour ainsi dire, une seconde jeunesse, et recouvrent cette excrétion à cinquante-cinq, soixante-huit, quatre-vingt-dix, cent ans. *Fabrice de Hilden* (obs. 60) cite un fait semblable; mais ne faut-il pas toute l'autorité d'un aussi grand nom que celui de *Haller* pour persuader que ce retour tardif puisse ramener la fecondité? N'est-ce pas le plus souvent le symptôme d'une altération de l'utérus, comme lui-même le dit ensuite ?

« Les observateurs en rapportent beaucoup d'exemples, dit M. le professeur *Desormeaux* en traitant ce sujet, et je pourrais en citer aussi. Mais que doit on penser des observations de femmes qui ont été réglées naturellement et sans interruption jusqu'à soixante-dix, quatre-vingts, et même cent six ans, comme *Blanchard* le rapporte? En examinant ces observations, on trouve que la plupart ont pour objet des femmes qui, après avoir perdu leurs règles à l'époque ordinaire, les ont vues reparaître après une interruption plus ou moins longue, comme dans le cas de cette religieuse, dont parle *Hercules Saxonia*, chez qui le flux menstruel se rétablit à cent, et continua jusqu'à cent trois ans. Ces exemples de retour de la menstruation, non pas à un âge aussi avancé, mais à soixante, soixante-dix et quatre-vingts ans, sont très-communs. Si quelques-uns de ces cas nous montrent une menstruation régulière et dans l'ordre naturel, ils sont très-rares, et peuvent le plus souvent être attribués à un état de pléthore générale, ou à une autre disposition morbide de l'économie.

Il importe beaucoup de distinguer si ces ménespausies précoces ou tardives tiennent uniquement à l'idiosyncrasie du sujet, ou si elles sont l'effet d'une lésion de l'utérus ou de tout autre organe.

S'il arrive quelquefois de voir la cessation des règles être accompagnée et suivie des accidens les plus formidables, qui ont fait regarder cette époque comme la plus dangereuse de la vie des femmes, il est heureusement bien plus fréquent de

voir cet âge, tant et peut-être trop redouté, se passer sans entraîner d'autres incommodités que celles qui sont propres aux changemens qui s'opèrent dans leur organisation. Qu'on parcoure, pour se convaincre de combien ces craintes sont exagérées et mal fondées, le mémoire de M. *Benoiston*, de Châteauneuf, sur la mortalité des femmes de l'âge de quarante à cinquante ans, lu à l'Académie des sciences en 1818; on y verra que cette époque n'est pas plus critique pour elles que toute autre de leur vie, puisqu'on n'aperçoit d'autre accroissement dans leur mortalité que celui nécessairement voulu par la nature; on y verra en outre que l'âge de quarante à cinquante ans est véritablement plus dangereux pour les hommes que pour elles, et cela, quel que soit le genre de vie qu'ils embrassent.

On ne peut cependant nier, puisque l'observation le démontre chaque jour, qu'il est des maladies qui, sans être particulières à cet âge, y sont cependant beaucoup plus fréquentes qu'à toute autre, et qui paraissent être bien certainement le résultat du changement qui s'opère dans l'économie.

Dans l'ordre naturel, et chez une femme saine et bien portante d'ailleurs, il est fort rare que la cessation du flux périodique ait lieu d'une manière brusque et subite, à moins qu'une cause accidentelle ne vienne en intervertir la marche, ce qui est toujours dangereux. Elle est annoncée long-temps à l'avance par des phénomènes plus ou moins remarquables, arrive peu à peu, et d'une manière insensible; chaque retour est éloigné par un intervalle irrégulier, jusqu'à ce qu'il finisse par disparaître tout à fait. Quelquefois, sans qu'il en résulte pour la femme d'incommodité grave, elle est soumise à diverses variations. Tantôt le flux se manifeste plus souvent que de coutume, en moindre ou en plus grande quantité; tantôt il ne vient qu'à des distances très-éloignées, et souvent après avoir paru tout à fait supprimé. Assez souvent un écoulement muqueux, continu ou périodique, s'établit quelque temps avant la cessation complète des règles et dure quelque temps après. Cet écoulement doit être respecté, la nature ne l'ayant établi que pour rendre moins sensible le changement qui

s'opère. La plupart des sécrétions sont augmentées ; les femmes éprouvent des lassitudes, des étourdissemens, des bouffées de chaleur accompagnées d'une sueur légère ; quelquefois la respiration est pénible, les digestions sont difficiles, le sommeil est agité. D'autres fois, elles ressentent des douleurs dans l'utérus, qui simulent celles de l'accouchement. Il n'est pas rare non plus d'observer un gonflement flatulent du ventre, qui paraît le soir et disparaît le matin. Ces accidens décroissent à mesure que les règles diminuent, et disparaissent avec elles.

En perdant ses règles, la femme perd aussi sa fécondité. La matrice rentre dans cet état de sommeil et d'engourdissement où elle se trouvait avant la puberté. En même temps, sa constitution se rapproche de celle de l'homme ; les forces des autres organes s'accroissent aux dépens de celles de l'utérus, qui n'a plus d'activité, et qui désormais restera sans influence. La voix s'altère, la peau perd son coloris et sa douceur ; elle se ride, acquiert plus de rigidité ; les traits grossissent, les ovaires s'atrophient, et les mamelles, ces organes dont la vie a été si intimement liée avec celle de l'utérus, s'affaissent et se flétrissent. Toutes cependant n'éprouvent pas les mêmes altérations ; il en est, au contraire, à qui cette époque semble donner une nouvelle vie ; des femmes frêles et délicates, ou affaiblies par des évacuations trop copieuses, recouvrent une nouvelle vigueur ; chez elles les rides, qui depuis long-temps sillonnaient la peau, disparaissent, et font place à un embonpoint qui donne à la femme des grâces, lui rend un air de jeunesse et de fraîcheur, et souvent une santé florissante vient alors remplacer les maux que lui faisait essuyer une menstruation irrégulière et quelquefois douloureuse.

Après cette époque, les femmes ne sont plus guère exposées qu'aux maladies qui leur sont communes avec les hommes, et si ce changement s'est opéré conformément aux lois qui doivent le diriger, elles peuvent compter, presque avec certitude, sur une longue suite d'années exemptes d'infirmités : leur temps de périls est passé.

Telle est la terminaison la plus ordinaire de la cessation des mens-

trues chez la femme, dont la vie a été sage et régulière, qui ne s'est point laissé entraîner par la fougue de ses passions, et ne s'est jamais écartée des devoirs que lui avait imposés la nature. Mais que ces changemens sont loin de s'opérer toujours d'une manière aussi uniforme et aussi heureuse! Souvent on voit survenir les troubles les plus graves; les maladies les plus alarmantes, qui jusque-là étaient restées latentes, d'autres jusqu'alors stationnaires, se manifestent subitement, ou prennent tout à coup une marche rapide, et justifient en quelque sorte les noms d'*âge critique* et d'*enfer des femmes*, que plusieurs lui ont donnés. Ainsi, chez un grand nombre de celles qui habitent les villes, une vie molle et oisive, tout entière consacrée aux plaisirs des sens, et souvent même à la débauche, la respiration d'un air usé et malsain, l'abus des liqueurs fermentées, des parfums et des plaisirs de l'amour, sont une multitude de causes sous l'influence desquelles cette époque arrive au milieu des symptômes les plus formidables, et des affections les plus profondes et les plus rebelles. On a encore observé que l'irrégularité des menstrues, l'extrême sensibilité de la matrice, les fausses-couches, surtout celles qui ont été provoquées; les accouchemens difficiles et laborieux, les flueurs blanches, les maladies vénériennes, les répercussions d'exanthèmes, les injections irritantes et astringentes pour faire cesser des écoulemens blennorrhagiques, une leucorrhée, les jouissances prématurées ou trop multipliées, le célibat, pouvaient augmenter les dangers que courent les femmes à cet âge, et les disposer à éprouver beaucoup de maladies.

Maladies qui peuvent survenir à l'époque de la cessation des règles.

Il n'est point de maladies qu'à l'époque de la cessation des règles les femmes ne soient disposées à contracter, et toutes plus ou moins alarmantes; elles sont si nombreuses et si variées qu'il me serait impossible de les décrire en particulier. Je me bornerai donc à les indiquer, et pour procéder avec plus de méthode, je les diviserai en deux classes : dans la première, je placerai les affections des organes géni-

taux, et dans la seconde, celles qui peuvent avoir lieu dans toutes les autres parties du corps.

Première classe. Les maladies qui peuvent affecter les organes de la génération sont, le cancer de la matrice, des grandes lèvres, du clitoris, du vagin; la métrite aiguë et chronique, les ménorrhagies, les polypes de l'utérus et du vagin, les tumeurs fibreuses du même organe, les squirrhes des trompes et des ovaires, le développement d'hydatides, l'hydropisie et la tympanite utérine. Je placerai ici le cancer et le squirrhe des mamelles, parce que les sympathies intimes qui les unissent aux organes de la génération autorisent ce rapprochement. De toutes ces altérations, il en est une qu'on observe plus fréquemment que, les autres; je veux parler du cancer de l'utérus. Cependant, remarquons que, dans un grand nombre de cas, cette maladie, dont on rapporte l'origine à l'âge critique, date presque constamment de quelques années précédentes. Si les femmes ne l'ont point accusée plus tôt, c'est parce qu'elles se sont abusées sur des symptômes qui depuis longtemps annonçaient cette maladie, parce que les craintes si universelles qu'inspire cet âge ont fixé plus particulièrement leur attention sur l'état de leur santé, ou bien encore parce que la cessation des menstrues a exaspéré ou rendu plus sensibles ces symptômes jusqu'alors obscurs.

Deuxième classe. Elle renferme des maladies non moins nombreuses que la précédente; elles semblent presque toutes tenir à une plus grande activité du système sanguin; ce sont des inflammations des membranes muqueuses, séreuses, des parenchymes. Le sang paraît en quelque sorte abandonner les organes génitaux pour se porter plus abondamment vers les parties supérieures du corps, comme le prouvent les bouffées de chaleur vers la tête, l'insomnie, les rêves effrayans, la respiration inégale, les céphalalgies, les attaques d'apoplexie, les épistaxis, l'hémoptysie. l'hématémèse, l'hypertrophie et la dilatation du cœur. Il n'est pas rare de voir les femmes affectées de

gonflemens inflammatoires des articulations, d'affections rhumatismales, d'hémorrhoïdes; elles sont aussi souvent atteintes de prurigo et d'autres éruptions dartreuses, au pourtour de la vulve et de l'anus surtout; d'autres ont des éruptions de furoncles; d'autres sont pendant plusieurs années sujettes à des érysipèles. Des maladies qui avaient cessé lors de la première apparition des menstrues reparaissent quelquefois. Cela a déjà été observé pour les affections dartreuses, et pour la phthisie; ainsi on a vu de jeunes filles menacées de cette dernière maladie vers l'époque de leur première menstruation être délivrées des symptômes graves qu'elles éprouvaient dès que le cours des règles fut bien établi, et qui, à leur temps critique, furent, sans cause apparente, attaquées d'une phthisie dont elles meurent.

Une autre disposition assez commune, et pour la phthisie, mais chez des femmes d'un autre tempérament, est l'exaspération de la susceptibilité nerveuse déjà existante et inhérente à la constitution. Cet état est quelquefois borné à ce que l'on a appelé *vapeurs, névropathie;* d'autres fois il donne lieu au développement de l'hystérie, de l'hypochondrie ou de la mélancolie.

Il n'est pas de circonstance dans la vie où l'hygiène soit aussi importante et d'une efficacité aussi généralement reconnue qu'à l'époque de l'âge critique. De toutes les maladies qui affectent alors les femmes, il en est bien peu qui ne reconnaissent pas pour cause les irrégularités de la diététique, et dont le développement n'eût pu être prévenu en observant les règles de l'hygiène; les plus simples et les plus générales suffisent dans la plupart des cas: il est cependant quelques points qui méritent une attention spéciale. Ces derniers seuls vont nous occuper.

Mais ces moyens si simples et si faciles à observer sont par cela même négligés. C'est ainsi que l'on voit la plupart des femmes leur préférer une foule de médicamens tout au moins insignifians, s'ils ne sont pas dangereux. Elles se livrent aux prestiges fantastiques des charlatans. Leurs recettes pompeuses, et l'air mystérieux dont ils enveloppent toutes leurs actions, leur en imposent et gagnent leur confiance; elles accordent tout au merveilleux, et n'ont recours au médecin qu'à

une époque où leurs maux sont au-dessus des ressources de l'art et de la nature. La médecine, dit à cette occasion *Virey*, la médecine, plus que toute autre science, est exposée aux entreprises audacieuses des charlatans, parce qu'il est facile d'agir sur l'esprit de l'homme souffrant, et parce que la manière souvent occulte dont les remèdes opèrent sur notre corps permet de supposer une foule de recettes sous lesquelles se cachent des médicastres ignorans et fripons. Bien plus, tel remède, déguisé sous un nom et un aspect mystérieux, sera plus recherché, jouira de plus de confiance qu'après qu'il est bien connu. Il semble que ce qui est caché est plus précieux : mais tout ce qui est obscur doit être suspect; car, comme on ne marche qu'en tâtonnant, avec défiance, dans les noirs souterrains, de même nous ne devons jamais nous engager dans l'usage de remèdes secrets et autres arcanes qu'avec une perpétuelle circonspection.

Dans l'exposition des préceptes hygiéniques, nous suivrons en tout le *plan tracé par* HALLÉ.

Circumfusa. Lorsque les femmes ont atteint l'âge critique, elles doivent abandonner celles de leurs habitudes auxquelles les avait assujéties l'usage, qui peuvent nuire à la marche heureuse de la cessation des menstrues. Qu'elles redoublent de soins, qu'elles mènent une vie sage et régulière, et elles auront beaucoup moins à souffrir, et courront infiniment moins de dangers. Elles cesseront, surtout au retour ordinaire des règles, de fréquenter les grandes assemblées, les bals, les spectacles, parce qu'ils ont, non-seulement l'inconvénient de leur faire respirer un air vicié qui peut engendrer le trouble dans leurs fonctions, mais encore parce que c'est là que les passions, qu'elles doivent chercher à étouffer, trouvent un aliment inépuisable. Qu'elles respirent un air libre et pur, qu'elles évitent dans leur habitation l'humidité et le froid : l'air trop chaud des appartemens leur est également nuisible; on doit surtout le redouter, si les femmes ont un tempérament sanguin et sont sujettes aux hémorrhagies. Elles ne sauraient s'interdire avec trop de soin l'usage des chaufferettes : la chaleur que

par ce moyen elles entretiennent sous leurs vêtemens occasionne une irritation permanente dans les organes génitaux, y appelle le sang, qui alors doit s'en éloigner, et est une cause fréquente de fleurs blanches et de ménorrhagies.

Applicata. A cette époque plus qu'à toute autre, les femmes devront ne plus concéder aux caprices des modes ; elles cesseront de se comprimer la poitrine et l'abdomen au moyen de corsets; elles proscriront l'usage de tout ce qui pourrait les serrer, et par cette compression nuire à leurs mouvemens et à l'exercice des fonctions; combien de maladies, en effet, des mamelles et de l'estomac n'en sont-elles pas les suites !

Des vêtemens commodes et suffisamment chauds, les couvrant modérément, auront le double avantage d'entretenir une abondante transpiration, qui est propre à diminuer la pléthore, et à établir une révulsion qui empêche la concentration des forces vers l'utérus. Ceux qui laisseraient à nu les bras, la poitrine, exposent à des phlegmasies graves, surtout au moment où la suppression d'une évacuation abondante dispose à ces maladies. Les parties qui peuvent être le siége de squirrhe ou de cancer seront surtout préservées de l'impression du froid. Les lits mous et trop chauds sont nuisibles ; il conviendra donc de les éviter, ou du moins de n'y demeurer que le temps nécessaire au repos et au sommeil, parce qu'ils augmentent la faiblesse et la susceptibilité, amènent l'obésité, entretiennent la constipation, et surtout excitent aux plaisirs de l'amour, que l'on doit alors modérer.

A cet âge, dépouillée de tous les charmes qu'elles pouvaient avoir, les femmes veulent réparer les outrages du temps ; alors, pour faire disparaître des taches, des dartres, ou quelques autres affections cutanées, elles emploient les cosmétiques, moyens toujours dangereux, qui, par leur action astringente, répercutent vers les organes essentiels à la vie ces excrétions utiles décidées par la nature. Elles feront un usage modéré de bains tièdes; ceux de pieds et de siége se-

ront contr'indiqués comme appelant le sang vers les parties inférieures. La propreté doit aussi mériter leur attention.

Ingesta. C'est en observant avec sévérité les règles de la tempérance et de la sobriété que les femmes s'affranchiront de la plupart des accidens graves qui peuvent survenir à cette époque ; et si beaucoup ne l'ont pas passée sans dangers, c'est pour ne pas s'y être conformées. Il est, en effet, peu de moyens aussi efficaces que le régime. Il doit être doux, humectant, peu succulent ; il se composera d'alimens légers, de racines potagères, de fruits mûrs, acidules, de poissons qui ont la chair blanche et peu animalisée, de viandes également blanches et gélatineuses, comme celle de veau, de poulet. En suivant ces préceptes, elles auront moins à redouter la pléthore et ses suites trop souvent funestes : combien ne voit-on pas journellement de céphalalgies, de vertiges, d'apoplexies, après un repas copieux !

Elles préviendront les maladies de l'appareil digestif, qui se trouve par cela même plus disposé à s'affecter, qu'elles ont eu chaque mois une certaine quantité de sang surabondante, qui se forme encore pendant quelque temps, lors même que l'utérus ne se charge plus de le transmettre au-dehors ; l'action de ce viscère, venant à cesser, est jusqu'à un certain point remplacée par la suractivité des organes de la digestion. Il est utile de supprimer le repas du soir, ou de ne le permettre que très-léger aux femmes qui éprouvent des bouffées de chaleur avec suffocation, et qui étaient sujettes à des pertes très-abondantes ; par ce moyen, elles obtiendront un sommeil plus paisible Elles s'abstiendront, les femmes voluptueuses surtout, d'alimens stimulans ; elles éviteront de faire usage des liqueurs alcoholiques, du thé, du café, enfin de toutes les boissons échauffantes dont l'effet est de produire des menstrues abondantes, des fleurs blanches immodérées et très-rebelles, ou même des ménorrhagies.

Excreta. Un accident assez fréquent lors de la cessation des règles est une constipation opiniâtre : pour la combattre, les femmes recou-

rent aux lavemens dont souvent elles font un usage dangereux ; par l'habitude qu'elles en contractent, ils deviennent bientôt inefficaces : elles emploient alors les purgatifs de toute espèce pour remédier à cette incommodité, et ne font qu'aggraver le mal en croyant le diminuer. Il n'est pas rare aussi de voir les urines se supprimer ou ne couler qu'en petite quantité. Dans ces cas, on ramènera les excrétions à leur état normal, en mettant la malade à l'usage de boissons délayantes, au petit-lait aiguisé avec le sulfate de soude, le tartrite acidule de potasse, le citrate, le nitrate de potasse et le phosphate de soude. On pourra aussi ordonner des bains de siége conseillés par *Pinel;* mais ils seront employés avec la plus grande réserve, afin d'éviter les accidens dont nous avons parlé à l'article *applicata.* Si cependant, pour entretenir la liberté du ventre et prévenir les hémorrhoïdes, les purgatifs deviennent indispensables, on aura recours à de légers cathartiques. Mais, comme l'observe *Fothergill,* « on ne se borne pas aux plus doux ; les femmes ne consultent pas même le médecin pour en faire usage ; elles se communiquent diverses formules, et se recommandent les unes aux autres différentes préparations aloétiques, telles que la teinture sucrée, les pilules de *Rufus*, l'élixir de propriétés, comme autant de purgatifs auxquels elles doivent avoir recours lors de la cessation de leurs règles ; mais si on réfléchit un peu sur les effets de l'aloès, quelle que soit la préparation où il entre, on verra qu'il produit toujours les hémorrhoïdes si on le prend trop long-temps ou à trop grandes doses. » Quels résultats funestes ces substances ne peuvent-elles pas avoir, puisqu'il est bien certain que, sans les regarder comme spécifiquement emménagogues, elles exercent une action stimulante sur l'utérus et les vaisseaux du bassin ! Ces moyens dangereux, que trop de femmes emploient si inconsidérément, peuvent donc, par leur action trop énergique, non-seulement produire les hémorrhoïdes, mais encore des hémorrhagies utérines fort inquiétantes. Nous blâmons aussi un autre abus plus répandu dans le monde, de boire chaque matin une infusion de vulnéraire ; car, si pour quelques femmes elle est sans dangers, pour beaucoup aussi elle peut avoir des suites fâcheuses.

En général, on ménage trop la saignée à cette époque de la vie des femmes ; on l'emploiera surtout chez celles qui en ont contracté l'habitude, chez qui le tempérament sanguin prédomine, et dont les évacuations ont été toujours très-copieuses. Elle préviendra la pléthore, les affections du cœur, les attaques d'apoplexie, et la paralysie, si commune à cet âge. On doit saigner au bras ; la saignée du pied ne sera mise en usage que dans les cas très-rares où elle serait jugée être d'une nécessité absolue. Les sangsues et les ventouses scarifiées à la vulve ne seront employées que dans les cas d'une congestion sanguine que d'autres moyens n'auraient pu faire disparaître ; car, agissant comme excitans, elles pourraient déterminer le flux immodéré des règles. Il est peu de moyens qui aient été aussi conseillés que les vésicatoires et les fonticules, comme si ces dégoûtans ulcères devaient les préserver de tous les maux de cet âge. *Fothergill* a précisé les cas où il convient d'en faire usage. « Si une femme, dit-il, a été sujette, dès sa jeunesse, à des éruptions cutanées, à des ophthalmies, à des gonflemens glanduleux, à des douleurs errantes et rhumatismales, etc., le cautère à l'époque critique peut prévenir beaucoup d'accidens et un renouvellement des maux : dans tout autre cas, je le crois inutile. »

Gesta. Nulle autre cause que l'exercice du corps et l'innocence morale ne rend la plupart des villageoises saines et fortes, et exemptes de toutes les incommodités qui affectent les femmes oisives desvilles : cette considération n'indique-t-elle pas assez qu'elles doivent se rapprocher, autant que possible, du genre de vie que mènent celles de la campagne, et remplacer cet état d'inertie et d'indolence qui les domine, et qui est si contraire à leur santé, par un exercice modéré et des dissipations innocentes. Le plus simple et le plus efficace est la promenade du matin faite avec des personnes gaies, dans une campagne dont la vue et les beautés puissent distraire et inspirer des sentimens agréables aux femmes. Après ce genre d'exercice, on préférera ceux qui mettent en mouvement toutes les parties du corps à la fois, et qui favo-

risent l'égale répartition des forces, disposent à la gaîté, et éloignent les idées tristes et mélancoliques dont elles sont si souvent assiégées.

L'exercice en voiture ne sera recommandé qu'à celles dont l'obésité ou la trop grande faiblesse ne permettraient pas de le prendre à pied.

L'équitation sera constamment défendue; les secousses et les frottemens que le cheval occasionne excitent les parties qui les éprouvent; une congestion vers la matrice, et même des hémorrhagies en seraient la suite inquiétante.

Cependant, il est un terme dans ce moyen hygiénique qu'il ne faut point outrepasser; on aura soin de ne jamais le pousser jusqu'à la fatigue; il faudra le suspendre avant que ce sentiment soit bien prononcé. Le repos ne sera jamais prolongé au-delà du délassement. En le conduisant ainsi, les digestions se font bien, les fonctions s'exécutent librement, et l'âme est satisfaite.

Les moyens que nous proposons sont encore les seuls qui conviennent aux femmes qui, esclaves de leurs plaisirs, passent les nuits au milieu de sociétés bruyantes, d'objets capables d'exciter leurs sens et d'enflammer leur imagination. Poursuivies jusque chez elles par tout ce qui les a frappées, elles ne peuvent goûter les douceurs d'un sommeil réparateur; tourmentées par des insomnies continuelles, elles ont recours aux préparations opiacées, dont les femmes du monde font un usage si fréquent et si abusif; à l'aide de ces moyens, elles augmentent les accidens au lieu de les diminuer, tout en retirant pour le moment, du médicament qu'elles emploient, l'effet qu'elles en attendaient.

Percepta. Le calme moral étant indispensable à la santé des femmes sur le déclin de l'âge, le premier but qu'on doit se proposer de remplir sera donc de dissiper les craintes trop exagérées que cette époque leur inspire, craintes qui ne peuvent qu'aggraver leur état et leur être nuisibles. Qu'elles soient persuadées que le sang menstruel qu'elles

rendaient, et qui va cesser de couler, n'a aucune qualité malfaisante, et qu'il est incapable par son séjour de troubler la santé ; qu'elles sachent en outre que la cessation des menstrues est une institution naturelle, et que toutes les maladies dont on la voit souvent suivie ne doivent être généralement attribuées qu'à la manière dont ont vécu les personnes qui en sont tourmentées.

On devra aussi rassurer l'imagination effrayée de certaines femmes, qui se verraient vouées au sort le plus terrible si on leur faisait passer cet âge sans le secours des drogues, en leur administrant quelques préparations sans vertu, mais qui du moins ne peuvent leur nuire, ou en leur en permettant d'autres consacrées par l'habitude, et dont l'usage banal est regardé comme absolument nécessaire. On ne saurait trop engager les femmes à écarter d'elles tout ce qui pourrait agacer leur sensibilité, à éviter les passions tristes, comme le chagrin, la mélancolie, la crainte, compagnes assez ordinaires de cet âge. On fera un devoir aux personnes qui leur sont chères et qui vivent avec elles de prendre toute précaution nécessaire pour éloigner tout ce qui pourrait les émouvoir fortement, et leur occasionner des emportemens nuisibles, et parfois mortels par leur effet ; il faudra, autant que possible, en redoublant de soins et de prévenances, leur inspirer des affections douces et paisibles, leur faire fréquenter des réunions capables de leur procurer la gaîté, l'espérance et l'amitié. C'est alors surtout que les femmes doivent s'abstenir des plaisirs de l'amour ; le coït est peut-être une des causes les plus fréquentes des cancers de l'utérus qui apparaissent à cet âge : qu'elles évitent avec soin les conversations et les objets capables de réveiller ou d'exciter leurs désirs, les peintures lascives, les livres obscènes, et principalement les personnes avec lesquelles elles ont eu de tendres liaisons, et dont la présence pourrait leur rappeler des jouissances qu'elles ne sauraient plus goûter sans danger. C'est alors qu'elles devront chercher dans une vie exercée des distractions qui puissent faire taire les besoins dont elles sont tourmentées, car rien ne fomente plus les passions que la solitude et l'oisiveté.

Qu'elles se gardent bien aussi de se livrer à la passion du jeu, qui leur devient doublement funeste, et en assujétissant à une vie sédentaire, et en produisant de vives émotions : rapportons ce que dit *Virey* à ce sujet pour convaincre plus aisément de ces résultats nuisibles. « Qu'on se représente un cercle de personnes clouées sur des chaises autour d'une table, et dans une atmosphère usée et corrompue, dont le corps est immobile, tandis que leur esprit est dans une agitation extrême ; alternativement ballottées par l'espoir et la crainte, seulement occupées du soin de captiver les faveurs de l'aveugle dieu auquel elles sacrifient ; qui, se laissant entraîner au gré de la passion qui les anime, oublient et les devoirs qui les appellent et les heures qui s'écoulent, et ne sortent enfin de ce violent accès que pour se plonger dans des chagrins plus réfléchis ; et on aura l'idée du jeu. »

Observons cependant que ce serait en vain qu'aux approches de cette époque les femmes essaieraient de se conformer à ces préceptes, si jusque-là elles ont vécu dans le libertinage et les excès de tout genre ; si elles ont eu beaucoup d'enfans, si leur santé en a été lésée, ou si le chagrin et les maladies ont appesanti sur elles leur funeste influence.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*edente* PARISET).

I.

Ad extremos morbos, extrema remedia exquisitè optima. *Sect.* 1, *aph.* 6.

II.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Ibid.*, *aph.* 8.

III.

Ubi somnus delirium sedat, bonum. *Sect.* 2, *aph.* 2.

IV.

Lassitudines sponte obortæ morbos denuntiant. *Ibid.*, *aph.* 5.

V.

Frigida, velut nix, glacies, pectori inimica; tusses movent, sanguinis eruptiones ac catarrhos inducunt. *Sect.* 5, *aph.* 24.

VI.

In morbis acutis extremarum partium frigus, malum. *Sect.* 7, *aph.* 1.